



En finir avec l'orientalisme.
Une nécessité pour le vivre ensemble.

Décembre 2024
Xavier Dupret
14.994 signes

Le rapport à l'autre, connaître l'autre (ou l'Autre), en avoir peur (ou pas) constituent des questions récurrentes dans toutes les sociétés. Les mots pour le dire ne manquent pas : cohésion sociale, lien social, vivre ensemble, multiculturalité.... Un éditeur de dictionnaire de synonymes pourrait faire fortune s'il s'intéressait à cette thématique particulière.

A ce propos, on occulte comme on peut le fait que 70% des musulmans interrogés dans une enquête d'opinion pas ancienne déclaraient se sentir toujours perçus comme des étrangers en Belgique, malgré leur nationalité belge. A cette même époque, l'afflux de réfugiés faisait peur à 65% des Belges. En cause, une équation sans fondement qui sous-entend que réfugié = musulman = terroriste. Pour des antiracistes convaincus, ces constats font évidemment froid dans le dos¹.

Hétérogénéité

Loin de nous l'idée de réduire cet état de choses à un seul élément causal. Il existe évidemment des facteurs géopolitiques et économiques qui devraient être interrogés pour cerner les raisons de ces craintes au sein de la population. Nous mettrons, pour notre part, l'accent sur une dimension socioculturelle, à savoir la critique de l'orientalisme. Ce dernier constitue, en effet, l'une des matrices fondamentales de cette difficulté à envisager sereinement l'altérité du monde arabo-musulman au sein des sociétés occidentales.

Depuis la fin du Moyen Âge, l'occident chrétien a produit une sorte de savoir diffus au sujet des Arabes et de l'Islam. C'est cela, l'orientalisme. On retrouve à la base de ce cocktail à teneur hautement idéologique des éléments de théologie, des données d'ordre politiques, plus tard économiques, mais aussi des références géographiques, historiques, littéraires voire parfois militaires.

C'est ainsi qu'un Orient mythologique entretient un lien puissant avec l'imaginaire des sociétés occidentales. Cet Orient des Mille et Une Nuits constitue le noyau dur de l'orientalisme en tant que programme d'études à cette époque. L'Orient de l'orientalisme renvoie tantôt un rêve, tantôt un cauchemar. Il est tantôt spirituel tantôt charnel, tantôt raffiné ou au contraire incarne la pire vulgarité. Parfois, il relève de la sensation et de l'émotion (le plus souvent mystique) tout comme il peut donner lieu à des productions plus construites. En tant que tel, le domaine d'études de l'orientalisme n'a rien de bien précis.

En réalité, selon les écrits et les époques, l'Orient désigne ce que nous appelons aujourd'hui le Proche-Orient. Parfois, il inclut aussi la Perse, l'Inde, la Chine ou le Maghreb et parfois, tous ces territoires en même temps. Du côté des savoirs produits, on retrouve la même hétérogénéité. Voilà pourquoi au fil du temps, les études orientales ont fortement varié de nature, passant, selon les obsessions propres à chaque époque, du récit de voyage tout empreint de la subjectivité de l'auteur à l'étude économique destinée à mettre en valeur des territoires. Sous le vocable d'orientalisme, on retrouve donc les productions les plus hétéroclites, certaines participant d'un parti-pris clair d'objectivation d'un pan de la réalité sociale tandis que d'autres appartiennent purement et simplement à la fantasmagorie littéraire.

On retrouve un autre élément d'hétérogénéité du côté de l'objectif assigné à ces textes. Certains se donnent comme but de combattre l'Orient ou de le coloniser tandis que d'autres adoptent une posture plus neutre. Certaines productions se présentent parfois même comme alliées de l'Orient et s'opposent à l'influence de l'Occident et de la modernité pour préserver une pureté orientale

¹ Grande étude « Noir, Jaune, Blues » de la RTBF, 9 janvier 2017. Url : <https://www.rtb.be/article/noir-jaune-blues-constat-d-echec-pour-le-vivre-ensemble-en-belgique-9497247>. Date de consultation: 23 décembre 2024.

essentialisée. L'orientalisme constitue avant toute chose un bric-à-brac disparate qui englobe les récits de voyage de Gérard de Nerval, les mémoires de T.E. Lawrence (Lawrence d'Arabie) mais également, dans un registre plus abstrait, les propositions théologiques de l'Inquisition tout comme les études des savants qui accompagnaient Napoléon lors de sa tentative de conquête de l'Égypte.

C'est ainsi qu'encore au XX^{ème} siècle, des écrivains réactionnaires comme René Guénon² ou au contraire progressistes tel André Malraux³ ont, en dépit de leurs profondes divergences politiques, tenu les mêmes propos essentialistes au sujet d'un Occident naturellement dominant, rationaliste et matérialiste par opposition à un Orient nécessairement spiritualiste et peu intéressé par les rapports de force du fait d'un tempérament contemplatif. 20 ans plus tard, les guerres de libération nationale au sein de l'empire colonial français, de l'Indochine à l'Algérie, viendront ébranler ces douteuses certitudes. Prenons toutefois garde aux apparences. Aussi invraisemblable que la chose puisse paraître, il existe une sorte d'unité interne propre à ce corpus si particulier. Cette dernière ne résulte pas d'un accord général entre les auteurs de ces textes mais bien davantage de présupposés communs préexistant à la rédaction de ces textes.

Homogénéité

Voici ce que déclare à ce propos le théoricien de la littérature américano-palestinien Edward Saïd « Prenant comme point de départ, très grossièrement, la fin du dix-huitième siècle, on peut décrire et analyser l'orientalisme comme l'institution globale qui traite de l'Orient, qui en traite par des déclarations, un enseignement, une administration, un gouvernement : bref l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient (...) Je soutiens que, si l'on n'étudie pas l'orientalisme en tant que discours, on est incapable de comprendre le discours extrêmement systématique qui a permis à la culture européenne de gérer- et même de produire- l'Orient du point de vue politique, sociologique, militaire, idéologique, scientifique et imaginaire pendant la période qui a suivi le siècle des Lumières. Bien plus, l'orientalisme a une telle position d'autorité que je crois que personne ne peut écrire, penser, agir en rapport à l'Orient sans tenir compte des limites imposées par l'orientalisme à la pensée et à l'action. Bref, à cause de l'orientalisme, l'Orient n'a jamais été, et n'est pas, un sujet de réflexion ou d'action libre »⁴.

Si on peut penser l'unité fonctionnelle de l'orientalisme c'est en grande partie grâce à l'ouvrage d'Edward Saïd intitulé sobrement « L'Orientalisme », paru, il y a de cela bientôt 50 ans, et qui garde, comme nous allons le voir, toute son actualité. Il y a, en effet, tout mais pas n'importe quoi dans ce capharnaüm qu'est l'orientalisme. Ou plutôt, dans ce fourre-tout qu'est l'orientalisme, on retrouve certains invariants, politiques notamment. Ces invariants déterminent d'une certaine manière le rapport contemporain de l'Occident à l'Islam notamment. C'est certainement l'une des très nombreuses raisons de lire l'ouvrage, à maints égards fondamental voire fondateur, de Saïd. Notre texte ne consiste cependant pas en un résumé de cet ouvrage pour la simple et bonne raison que cette opération est tout bonnement impossible. Les analyses de Saïd s'avèrent, en effet, trop riches pour pouvoir être réduites à quelques points. Par ailleurs, son érudition retrace la formation de l'imaginaire de l'Occident au sujet de l'Orient dans la mesure où il permet de retrouver dans les voyages de Nerval, de Chateaubriand et de tant d'autres, les images que n'importe quel occidental mobilise aujourd'hui encore dans son esprit pour penser, pas si spontanément que cela finalement, les mondes orientaux. On retrouve également ces schèmes dans les considérations géopolitiques des journaux télévisés partagées à leur tour dans nos pays par des millions d'utilisateurs des réseaux

² Guénon, R, Orient et Occident, Payot, Paris, 1924.

³ Malraux, A, La Tentation de l'Occident (1926), Grasset, Paris, 2006.

⁴ Edward W Saïd, L'orientalisme, 1978, Seuil, Paris, 1980, p.15.

sociaux. Le tout peut évidemment s'appuyer sur la légitimité d'experts académiques qui ne manquent pas de perpétuer la tradition orientaliste⁵.

On retiendra ici un aspect des analyses en particulier de Saïd: « Un grand nombre de pages sur l'Orient existent, et elles signifient évidemment un degré et une quantité d'interaction avec lui qui sont tout à fait impressionnants ; mais l'indice crucial de la force de l'Occident est qu'il n'existe aucune possibilité de comparer le mouvement vers l'est des Occidentaux (depuis la fin du dix-huitième siècle) avec le mouvement des Orientaux vers l'ouest (...) En outre, les voyageurs orientaux allaient en Occident pour s'instruire auprès d'une culture plus avancée et l'admirer bouche bée ; pour les occidentaux voyageant en Orient, le but était d'un tout autre ordre, comme nous l'avons vu. De plus, on a estimé à 60.000 environ le nombre de livres traitant du Proche-Orient écrits entre 1800 et 1950 ; on ne retrouve pas de chiffre approchant, même de très loin, en ce qui pour ce qui est des livres orientaux sur l'Occident»⁶. Du côté de l'antiracisme, on voit généralement la xénophobie ou le rejet de l'Autre comme résultant d'une profonde méconnaissance. Il faut toujours se méfier des idées générales car le rapport de l'Occident à l'Orient ne peut en aucun cas s'appréhender sous l'angle de l'ignorance.

En effet, 60.000 ouvrages, cela ne correspond pas vraiment à une posture d'ignorance. La quantité d'affirmations qu'on peut trouver dans cette volumineuse production est presque infinie. Les connaissances dépassent largement l'espérance de vie d'un être humain. Et encore, nous ne prenons en compte que les livres publiés avant 1950. En outre, si dans un premier temps, les connaissances des orientalistes étaient essentiellement liées à la diffusion de textes, à partir du XIX^{ème} siècle, un nombre incroyable d'explorateurs, d'aventuriers, de marchands, de poètes, de colons et de pèlerins sont partis voir l'Orient *in situ*. A ce sujet, Saïd démontre que cette marée humaine de « savoir » a, en effet, rendu plus difficile le rapport à l'Autre. L'orientalisme a, en effet, construit un sujet oriental théorique qui semble plus vrai que les individus vivant en Orient.

Une telle production, de par sa masse simplement, donne l'impression de constituer quelque chose de très solide. Ces 60.000 livres, c'est-à-dire tout l'imaginaire bâti depuis le Moyen Âge et les Croisades au sujet des Arabes et de l'Islam, puis l'administration coloniale de ces territoires confèrent une apparence de consistance à l'objet de ces études. Pourtant, il ne s'agit là que d'une construction idéologique. Et c'est avec tout ce savoir qu'il faudra rompre pour produire ce vivre ensemble. La chose n'aura rien d'évident.

Pour cesser d'en savoir trop tout le temps

En effet, le racisme dont il est ici question constitue un racisme par excès de savoir d'une certaine manière, non pas parce que tous les savants qui ont écrit ces millions de pages seraient malhonnêtes ou mal intentionnés. Ce n'est certainement pas le cas.

Prenons le texte célèbre de Marx à propos de l'Inde et de la colonisation : « Nous ne devons pas oublier que ces communautés villageoises idylliques, malgré leur aspect inoffensif, ont toujours été une fondation solide du despotisme oriental, qu'elles enfermaient la raison humaine dans un cadre extrêmement étroit, en en faisant un instrument docile de la superstition et l'esclave de règles admises, en la dépouillant de toute grandeur et de force historique »⁷. Cet extrait d'un texte de Marx

⁵ Pour se donner une idée de la persistance de l'orientalisme au sein des sciences sociales contemporaines, lire Kepel, Gilles, *Le prophète et la pandémie. Du Moyen-Orient au jihadisme d'atmosphère*, Paris, Gallimard, 2021,

⁶ Edward W Saïd, *op.cit.*, p.235.

⁷ Karl Marx, *Textes 1*, Paris, Ed. Sociales, 1972, pp.232-233.

est particulièrement éclairant quant à la puissance de l'orientalisme. Tout laisserait penser, et c'est indéniablement le premier réflexe de Marx, que le célèbre penseur allemand se trouverait entièrement du côté des colonisés. De la même manière, tout permettrait de croire que son deuxième réflexe serait de condamner l'impérialisme anglais, ce qu'il a également fait. Mais, contre toute attente, il produit cette critique en restant malgré lui situé à l'intérieur du corpus orientaliste, sans aucune critique des conditions de production objective de ce savoir si particulier. Voilà pourquoi un observateur superficiel (ou mal intentionné) pourrait penser que Marx tient un discours pro-colonial alors qu'il s'est prononcé sans ambiguïté contre le colonialisme anglais en Irlande⁸.

Il convient évidemment de ne pas faire preuve d'anachronisme. Il faudra évidemment attendre la vague des décolonisations de la seconde moitié du XX^{ème} siècle pour que les conditions soient réunies permettant de saisir le projet politique sous-jacent à la constitution du corpus orientaliste.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, ces conditions n'étaient pas réunies. Cependant, le cas de Marx est intéressant. Si un esprit de la stature Marx a pu accréditer une partie des thèses orientalistes, pourquoi pas l'homme de la rue aujourd'hui influencé, malgré lui, par la masse de stéréotypes produits par les différents courants orientalistes du Moyen-âge à nos jours?

La réfutation de l'orientalisme revêt, dans ces conditions, une importance majeure pour combattre les fantasmes de « conquête », d' « islamisation » voire encore de « Grand remplacement ». Il faut inlassablement répéter qu'en dépit de la masse et de la diversité qui semblent lui assurer une légitimité certaine en tant qu'appareil critique, la perception orientaliste ne peut, en aucun cas, faire autorité. En effet, le mode de production de ce discours est systématiquement lié aux intérêts occidentaux. Voilà pourquoi il s'est toujours avéré utile pour légitimer les entreprises impérialistes à toutes les époques. L'orientalisme nous en dit finalement davantage sur le regard des occidentaux au sujet de l'Orient que sur l'Orient lui-même. De plus, sa masse critique lui a permis de gagner dans les représentations occidentales une apparence de sérieux. Or, et c'est ici qu'un enjeu antiraciste doit être repéré et formulé, sous cette apparence, l'Occident prétend savoir mieux que l'Orient ce qu'est l'Orient, ce qui l'habilite dès lors à agir pour le bien de ce dernier sans devoir le consulter au préalable en tant qu'entité autonome.

Du paternalisme (néo)colonial au racisme, il n'y a, hélas, qu'un pas. Dans le domaine des représentations culturelles, rompre avec l'orientalisme constitue une condition *sine qua non* pour donner une chance au vivre ensemble chez nous en Belgique en 2024.

Le plus tôt sera évidemment le mieux.

⁸ Friedrich Engels & Karl Marx, Irlande, classes ouvrières et libération nationale (textes réunis et présentés par Richard Poulin) Syllepse, Paris, 2021.